

La fonderie d'art d'Inverness et les métiers du bronze

Jean Dumont

Volume 34, numéro 138, mars–printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, J. (1990). La fonderie d'art d'Inverness et les métiers du bronze. *Vie des arts*, 34(138), 39–41.

LA FONDERIE D'ART D'INVERNESS

ET LES MÉTIERS DU BRONZE

Jean Dumont



Gérard Bélanger
Le petit danseur.
Bronze; 25,4 x 15,2 x 7,6 cm.

Une ancienne église méthodiste commande l'entrée du village, tout en haut d'une rue principale qui se souvient des collines rondes d'alentour, dévalant vers une rivière qui cascade tout au fond de la vallée, et que l'on devine à la buée légère qui tamise la lumière soudain plus tendre. Une église comme il y en a des dizaines d'autres dans la campagne environnante, trapue, immobile, rassurante, avec ses murs blancs, bordés à clins, et son toit simple embrassant l'ogive triple des fenêtres...

Nul ne pourrait deviner que le Dieu du dimanche y a cédé la place aux démiurges du quotidien. Les temps ne sont plus ou les hommes du feu et de la forge terraient leurs pratiques démoniaques dans le fond des antres rougeoyants. La Fonderie d'Art d'Inverness, installée depuis 1987 dans cette bâtisse qui date du milieu du siècle dernier, ne trouble en rien la tranquillité pastorale du lieu. Nul besoin même d'y faire tinter au vent les vases d'airain qui, dans les bois sacrés de Zeus, servaient aux oracles de Dodone à prédire un avenir incertain: l'avenir de la Fon-

derie d'Art d'Inverness lui a été assuré sous de riantes couleurs par les plus pragmatiques des études de marché.

Ces références à la Grèce antique ne sont pas pures figures de style. Le bassin méditerranéen du 2^{ème} millénaire était déjà sillonné par les routes commerciales de l'étain, élément primordial, et relativement rare, des bronzes de l'époque, et Cinyros, premier roi de Chypre, est donné par l'histoire comme l'inventeur du travail de ce métal...

Si le bronze, après avoir bouleversé les techniques de la guerre aussi bien que celles de l'agriculture, ne sert pas plus aujourd'hui à la fabrication des épées qu'à celle des socs de charrue, il semble toujours être le matériau convoité, mythique et pérenne, de nombre de sculpteurs. Ces artistes, hier encore, n'avaient d'autre choix que d'envoyer couler leurs pièces à Toronto, aux États-Unis ou en Europe.

Même si tous ne rêvent pas d'être coulés dans le bronze, on ne compte pas moins, au Québec, d'un millier de sculpteurs, amateurs et professionnels

mêlés. Mais ce n'est pas tout. Bien des galeries sont aussi à la recherche d'une bonne fonderie d'art pour la reproduction et la vente des œuvres. Et puis les antiquaires et les brocanteurs, pour la réparation des pièces, les architectes et les designers, pour la réalisation de motifs particuliers, les manufacturiers, pour des objets décoratifs de qualité, luminaires, robinetteries et autres, l'État, pour la réfection des trésors du patrimoine, et les boutiques de cadeaux, et les objets promotionnels et publicitaires, et... la liste n'est pas close.

L'existence de ces besoins, actuels et potentiels, et l'hémorragie de devises qu'ils représentent, n'est pas la seule raison qui ait présidé à la création de la Fonderie d'Art d'Inverness. Depuis les empreintes, sculptées en creux dans la pierre, d'il y a 4000 ans, jusqu'aux coquilles en céramique d'aujourd'hui, chacune des nombreuses opérations de la coulée du bronze a été, de la part d'artisans passionnés, l'objet d'expérimentations et d'améliorations continues. Ce savoir, véritable histoire de notre culture, s'est transmis, au long des siècles, sous la forme d'une connaissance mouvante, passée

d'homme à homme, de «compagnon» à «compagnon», chacun léguant au suivant, avec l'acquis des expériences passées, la tâche et le rêve fou des expériences nouvelles, car la connaissance est toujours en devenir.

Gérard Bélanger, sculpteur, dépositaire de ce savoir reçu du compagnonage d'Aristide Gagnon, peintre, sculpteur et maître-fondeur, ainsi que de celui de nombreux artisans européens, se devait de le transmettre: l'Atelier-École La Fonderie d'Art d'Inverness, est né autant de la notion de cette tâche, que de la volonté de ses associés, Lucien Gagnon, Jean-Raymond Goyer et Yves Lacourcière, et que de l'aide des divers paliers de gouvernement.



Les acquis de la métallurgie et de la technologie modernes ont certes changé le visage de la fonderie d'art d'aujourd'hui, mais le fait qu'il ne s'agit pas là d'une production en série, le délicat équilibre à garder entre le désir de l'artiste et le possible de l'artisan, l'attention que doit porter au produit de la création, ce dernier qui a charge de la faire exister, les choix multiples, variés et non-écrits que suppose chacune des opérations, tout contribue à entretenir, dans un coin rarement sollicité de la mémoire, le souvenir pâli des anciennes légendes.

Le rêve de l'artiste arrive à l'atelier sous la forme d'un modèle, de plâtre, de terre, de bronze même parfois. Après avoir enduit ce modèle d'environ un demi-centimètre de terre, on en tire une empreinte, un moule en deux parties, fait de plâtre armé. Entre le moule et le modèle débarrassé de l'épaisseur surajoutée, ô merveille de nos technologies, on coule un élastomère... Celui-ci, grâce à sa souplesse, peut être détaché du modèle, dont il garde le moindre détail avec une fidélité étonnante, sans se soucier des fameuses contre-dépouilles, maître-souci des mouleurs d'antan.

Gérard Bélanger
Dance Margie danse.
Bronze; 47 x 35,6 x 20,3 cm.



Gérard Bélanger
La reine morte.
Bronze; 50,8 x 61 x 20,3 cm.
(Photos Denis Larocque)

L'intérieur de ce moule en élastomère est alors enduit de cire d'abeille, dont l'épaisseur, environ également un demi-centimètre, représente celle qu'aura le bronze dans la pièce terminée. Lorsqu'on l'a détachée du moule souple, lorsqu'on a tiré la cire, on lui ajoute, avec des siècles d'apprentissage, les chemins de coulée en cire qui frayeront la voie au métal en fusion et permettront à l'air de s'échapper.

Dans une pièce, à température constante, deux énormes mélangeurs brassent, 24 heures sur 24, les barbotines de céramique qui sont à la base de cette technique ultra-moderne. On y trempe les modèles de cire, 8 à 10 fois, intercalées d'autant de séchages, pour construire l'épaisseur de la paroi du moule terminal.

Vient ensuite le *décirage*, enlèvement de la cire de l'intérieur du moule. Opération effectuée extrêmement rapidement, dans un très gros autoclave, et sous une très forte pression, pour que la cire n'ait pas le temps de se dilater avant de fondre, et de faire craquer les coquilles de céramique, lesquelles, une fois vides, sont cuites dans un four comme des porcelaines quelconques.

On tasse alors autour d'elles, dans une enceinte spéciale, de l'oxyde d'aluminium qui empêchera leurs parois d'éclater, et l'on y coule enfin, dans une gerbe d'étincelles, à partir d'un creuset manié à la main, et que l'on croirait de lumière, le bronze éblouissant et fluide...

Ce n'était là que la part de Vulcain, la plus spectaculaire, mais pour faire de ce bloc noirci la sculpture dont rêvait l'artiste, il y faut encore la longue patience des finisseurs et des ciseleurs, qui restituent à la pièce, par sablage, polissage, soudure et texturage, l'intégrité du modèle d'origine. Outils multiples, aux noms venus du fond des temps, matoirs, ciselets et autres, tous fabriqués à la main, et maniés avec l'expérience des compagnons d'antan. Les patines enfin, héritées du passé et lentement et passionnément modifiées, mélanges d'acides et d'oxydes divers, appliqués au pinceau sur le métal chaud, et qui lui donneront ces tonalités vivantes de verts, de bleus ou de roux chatoyants.

Autant d'opérations, autant d'étonnants métiers d'artisans, transmis mains à mains, à la douzaine d'élèves de l'école-atelier, par Francis Brillant,

sculpteur lui aussi, le responsable de la fabrication, qui les a lui-même reçus de Gérard Bélanger, qui les avaient reçus de... Belle histoire d'une culture, faite de bien des cultures, et devenant notre culture. Avec cette entreprise, une tradition, un avoir nous sont revenus, au Québec, pour le plus grand bénéfice des Marie-Josée Beaudoin, Geneviève Cadieux, Yves Trudeau, Armand Vaillancourt, Danièle Thibault, et bien d'autres, qui utilisent déjà les services de la fonderie, et pour le bénéfice de tous, puisque cette dernière commence à susciter l'intérêt des sculpteurs à l'extérieur du Québec, et à couler ainsi dans le bronze la réputation de nos artisans.

Et que ceux qui ont des difficultés à concilier leur goût d'un art éphémère et la pérennité du bronze relisent l'histoire des «sandales d'Empédocle», ce philosophe, porteur de sandales de bronze, qui se suicida en se jetant dans le cratère de l'Etna. La légende, qui nous dit que le volcan rejeta, intactes, les sandales, ne porte pas ce fait à la gloire du bronze, mais dit seulement que cet événement est le symbole de l'immortalité de l'esprit du philosophe... ■